

# Sud Energie

Belleville, le 20/05/2017

Il y a deux mois, la direction a suspendu l'habilitation de 4 collègues, prétextant de « graves manquements », alors que la « rigueur » venait d'être décrétée sur notre site. L'occasion était trop belle, d'admonester quelques « gugusses » en brandissant les tables de la loi devant un personnel hébété, et accessoirement de saper l'ardeur des grévistes.

*« Toutes les fois que la tyrannie s'efforce de soumettre la masse d'un peuple à la volonté d'une de ses portions, elle compte parmi ses moyens les préjugés et l'ignorance de ses victimes. »* Condorcet.

Nous reviendrons sur les préjugés, mais commençons par un bref rappel des faits :

Dans la matinée du 14/03, le technicien chimiste du BAN TR2 prélève un échantillon d'eau PTR de la piscine de désactivation, pour contrôle de sa teneur en bore. Pour obtenir une valeur actualisée de la piscine, il doit laisser couler suffisamment de liquide pour rincer toute la ligne d'échantillonnage. Mais ce matin, il en oublie de refermer la vanne. L'équipe de conduite suspecte l'origine de la montée de niveau du puisard et prévient le chimiste qui referme la vanne. Cet oubli fera l'objet d'une déclaration d'un événement de niveau 1 à l'ASN.

Sur l'autre tranche, l'étalonnage périodique règlementaire d'une chaîne de mesure d'activité d'un GV est en cours. L'équipe de conduite montante se positionne majoritairement gréviste, comme celle du matin, mais la disparition des « messages réseau » leur permet cette fois d'envisager une baisse de charge. Ils préviennent l'encadrement de l'équipe qui n'est pas en salle de commande, puis commencent la baisse de charge, n'étant pas informés que la stabilité de la puissance est requise pour l'étalonnage de la chaîne KRT. Cette perte d'information lors de la relève nécessitera de refaire les mesures, prolongera de quelques heures l'indisponibilité de la chaîne KRT et fera également l'objet d'une déclaration d'ESS.

Notre directeur crie alors au sabotage et fait planer la menace du licenciement pour ces « gugusses » irresponsables qui se seraient précipités sur la baisse de charge. Puis, les mots ayant produit l'effet escompté, dans sa grande mansuétude, la direction commuera la sanction en suspension temporaire d'habilitation.

Taxer les grévistes d'irresponsables et les accuser de saboter Belleville relève d'une rhétorique à laquelle nous sommes devenus indifférents, mais calomnier publiquement nos collègues, instrumentaliser ad nauseam « *ce mauvais comportement individuel qui serait cause de tous les malheurs* », c'est faire injure à tous ceux qui interviennent sur les installations.

- Injure, quand notre direction qui prêche au nom de la sûreté, la main sur les RGE, consigne dans le même temps un diesel de secours, tranche en marche, défiabilise volontairement toute une voie de sauvegarde pour ne pas remplacer quelques flexibles en arrêt de tranche, et fait la

leçon à tous ceux qui oublieront un jour de refermer une vanne d'échantillonnage.

- Injure, quand la direction qui a dilué toutes les responsabilités de la conduite dans le NCC, dématérialise complètement la relation aux machines avec une inflation de procédures, brouille la communication opérationnelle avec des dizaines d'outils informatiques, se choisit des boucs émissaires pour dédouaner son organisation du travail.

Car regardons-nous vivre un peu, dans cet environnement chaque jour plus hostile, que l'on peine à qualifier d'environnement de travail !

Nous voyons des prestataires qui interrompent leurs activités sur notre passage pour éviter les réflexions sur leur travail. Nous voyons un technicien sous haute « Escorte Dédiée Terrain » : il a déjà perdu l'essentiel de ses moyens sous les regards inquisiteurs, avant même de commencer son activité. Maintenant il se débat pitoyablement avec les pages de son dossier. Et s'il ne s'est pas trompé cette fois, ce n'est que partie remise, puisque fatalement il a déjà manqué de rigueur sur tel point ou est passé un peu trop vite sur tel autre. Mais d'ici là, avec la persistance douloureuse de cette humiliation, il restera dans un état d'inquiétude permanente, puisqu'il vient d'intérioriser qu'il ne pouvait que perdre devant ceux qui auront toujours beau rôle de contrôler son travail.

La volonté de contrôle des salariés à travers l'organisation du travail n'est pas nouvelle et elle vise toujours prioritairement à institutionnaliser les leviers de la domination sur les groupes qui contribuent le plus directement à la production du profit. Mais ce contrôle s'effectue dorénavant sans le déploiement de comportements ostensiblement autoritaires, idéalement en obtenant l'accord tacite de ceux sur lesquels il s'applique, quitte à ce que cet accord tacite découle de la somme de nos expériences individuelles d'impuissance.

Aussi l'individu fait-il l'objet d'investigations toujours plus poussées, pour le décomposer en attributs objectivables simples, afin de canaliser sa subjectivité. La direction aura par exemple recours aux sciences « humaines » pour nous convaincre de notre « immense faillibilité ». Initialement, cette prise de conscience s'appuiera sur une petite vidéo où nous devons compter les passes lors d'une partie de basket, tandis qu'un yéti se mêlait ostensiblement aux joueurs. La puissance suggestive de l'exercice tient dans le fait que celui qui joue le jeu - se concentrer à compter les passes - ne voit pas le yéti. Le formateur, fort de notre ignorance dans son domaine des sciences humaines et de l'effet produit par sa petite démonstration, n'aura aucun mal à nous vendre une « pratique de fiabilisation universelle ». Pourtant, ce formateur aurait aussi pu (ou dû ?) nous faire remarquer que son exercice ne fonctionnait qu'une seule fois, ou encore conclure par une mise en garde contre des consignes qui parfois ne permettent plus de prendre assez de recul face à la situation (compter bêtement des passes par exemple). Mais traiter dans les mêmes termes et avec les mêmes outils d'analyse la banale résolution quotidienne du travail et l'erreur résiduelle, s'était rendre quelque justice aux salariés, et prendre le risque de questionner notre organisation du travail.

Chemin faisant et légitimée par les campagnes de com, une débauche d'outils de contrôle - caméras, consignes, affichages, barrières, contrôles croisés, prescriptions particulières, port du badge apparent, analyses de risques, « sérénité en salle de commande », etc. - nous dessinent insidieusement les contours du salarié insouciant, déviant, contrevenant, dont il faut prévenir les écarts, et aussi qu'il faut bien protéger de lui même.

Une réalité s'impose, qui ne tiendrait à rien d'autre qu'aux imperfections des autres (ou de soi-même), dans un monde qui s'arrange si astucieusement pour produire une inintelligibilité apparente et une impuissance réelle.

*« Vous croyez que la réalité est objective, extérieure, qu'elle existe par elle-même. Vous croyez aussi que la nature de la réalité est évidente en elle-même. Quand vous vous*

*illusionnez et croyez voir quelque chose, vous pensez que tout le monde voit la même chose que vous. Mais je vous dis Winston, que la réalité n'est pas extérieure. La réalité existe dans l'esprit humain et nulle part ailleurs. [...] Elle n'existe que dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. Ce que le parti tient pour vrai est la vérité. Il est impossible de voir la vérité si on ne regarde avec les yeux du Parti. Voilà le fait que vous devez apprendre, Winston. Il exige un acte de destruction personnelle, un effort de volonté. Vous devez vous humilier pour acquérir la santé mentale. »*

George Orwell /

« 1984 »

Dans de telles conditions de travail, marquées par le souci permanent de jouer un rôle (et non pas son rôle), chacun pourrait s'approprier ce pouvoir disciplinaire de la vigilance dite partagée, en s'appuyant sur les mille dispositifs permettant son expression. Chacun pourrait bien devenir un « tyranneau » protégé par l'organisation. Que l'on songe seulement au « jobard », autrefois revendicatif parce qu'assigné définitivement à une place peu gratifiante, et d'autant plus facile à manipuler aujourd'hui qu'il considère avoir une chance de progresser en rédigeant des constats sur ses collègues. Mais il faut garder à l'esprit que ce pouvoir met en œuvre des technologies qui créent des dissymétries insurmontables et qui excluent la réciprocité, entre celui qui circule dans le champ de la caméra et celui qui visionne les images sur le moniteur par exemple. Ce pouvoir s'exerce toujours dans une organisation du travail qui sépare formellement des activités de réalisation dans la temporalité d'une situation complexe d'un côté et des activités de contrôles ciblées ou d'analyse après coup de l'autre. Mais surtout, ce pouvoir disciplinaire ne remet nullement en cause les hiérarchies et l'inégalité de position des différents « partenaires » : il renforce au contraire ces inégalités car il s'applique arbitrairement, de manière toujours circonstanciée et en harmonie avec les facteurs de domination qui traversent le monde du travail et de la société. Même nos plus ardents maréchalistes l'ont parfaitement intégré et savent moduler leur ton en fonction du public.

Nous sommes ainsi parvenus à une situation sidérante parce que l'expérience de l'impuissance rend extrêmement difficile le partage intersubjectif du vécu et encore plus difficile la critique intellectuelle de conventions soit disant partagées. Car même si nous parvenons à résister, à contre courant de cette vision fantasmée du travail, le coût psychologique reste toujours élevé. Lorsque la subjectivité est à bout de souffle, les premiers symptômes apparaissent souvent dans un corps qui pourrait lui aussi s'effondrer. Si bien que la stratégie individuelle de soumission à cette vision fantasmée du travail permet à minima de se reconstituer une marge vitale dans un premier temps. Puis, dans un mouvement de repli qui se généralise, le champ s'ouvre pour un conformisme qui vire au despotisme, avec la jouissance promise de la toute puissance, dans un deuxième temps. Finalement, le processus se renforce et se renouvelle de lui-même. Ce despotisme à bas bruit est déjà la norme qui préside dans certains services. C'est une peine et c'est une colère quotidienne de voir les conséquences qu'il occasionne sur la santé de nos collègues. Ainsi, à travers ces dispositifs où tout le monde se surveille, se contrôle, se jauge et se juge sans surveillant général, se sont finalement les salariés qui prennent totalement en charge leur propre répression. Et il faut bien se rendre à l'évidence que notre direction dispose d'assez de monde pour faire nager le poisson sans tête.

Cette méfiance désormais généralisée des autres et de soi ne marque pas tant le début d'une ère nouvelle que l'aboutissement d'une stratégie délibérée. Eradiquer les rapports qui régulaient jusque là le travail en étouffant la parole dans un espace saturé de contrôle et de surveillance, c'est aussi rendre ce travail invisible. Après avoir cassé les collectifs de métier, la direction casse maintenant ce qui reste de notre identité au travail. Il s'agit d'empêcher la

moindre expression d'une réalité partageable, sur laquelle s'adosseraient la coopération et la résistance. Les jeunes embauchés sont placés en couveuse pour les préparer, non plus à acquérir un métier, mais à faire leurs classes lors d'un passage obligé par le terrain : une ultime « mise en situation » pour séparer le bon grain de l'ivraie. Les carrières ne s'inscrivent plus dans un métier, mais dans une succession de ruptures, conformément aux concepts de projet, de compétence et de décentralisation qui charpentent notre management contemporain. Chaque aspirant cadre doit dorénavant apporter la preuve tangible de son reniement au passé et présenter devant le jury qui l'adoubera, son projet : la mise en œuvre d'un outil de contrôle supplémentaire qui viendra alourdir et abrutir le travail de ses collègues. Etc.

*« Dans un sens, c'est sur les gens incapables de la comprendre que la vision du monde qu'avait le Parti s'imposait avec le plus de succès. On pouvait leur faire accepter les violations les plus flagrantes de la réalité parce qu'ils ne saisissaient jamais entièrement l'énormité de ce qui leur était demandé et n'étaient pas suffisamment intéressés par les événements publics pour remarquer ce qui se passait. Par manque de compréhension, ils restaient sains. Ils avalaient simplement tout, et ce qu'ils avalaient ne leur faisait aucun mal, car cela ne laissait en eux aucun résidu, exactement comme un grain de blé, qui passe dans le corps d'un oiseau sans être digéré. »*

George Orwell / « 1984 »

Un ordre nouveau peut donc se mettre en place :

- Dans une même journée, vous pouvez être mis en joue, avec une arme réelle, sans que cela ne suscite la moindre émotion de la direction, puis être cloué au pilori par cette même direction pour avoir osé prendre un raccourci entre deux barrières (depuis, des chaînes ont été installées entre les barrières).

- Dans un autre registre, un agent (dont le collègue avait oublié de fermer son poste informatique) nous a invité à une soirée « cuir-moustache » chez son distrait collègue. Il nous a bien fait rire et nous lui aurions volontiers décerné « le prix Belleville-plaisir », si notre DRH n'avait pas immédiatement condamné un usage abusif de la messagerie de l'entreprise. Pourtant, sur ce même réseau informatique de notre entreprise, en feuilletant l'album photo des festivités tenu à jour par notre service « com », vous réalisez que le roi Dagobert pourrait se montrer les fesses à l'air, dans la mesure où toute une cour applaudit des deux mains.

- Toujours dans un autre registre, lors d'un CHSCT, des experts nous expliquent qu'un des six compresseurs du réseau commun d'air comprimé du site serait à l'origine de fuites. Ces fuites d'air se manifestent toujours au niveau des membranes d'un modèle bien particulier de vannes, toutes localisées dans les bâtiments réacteur des deux tranches. Aucun autre problème n'est à signaler sur le reste du réseau d'air comprimé. Le directeur délégué, président du CHSCT, écartera pourtant toute possibilité de problème générique au niveau de ces vannes et ne retiendra que la seule piste « crédible » à ses yeux, celle du compresseur défaillant. Nous devons pourtant intervenir trois fois dans les deux bâtiments réacteur en puissance pour remplacer bon nombre de ces membranes. Le remplacement des vannes incriminées lors des arrêts de tranche qui suivront sera l'occasion de célébrer dans le « point com » une grande prouesse technique... faisant suite au non moins grand record de production, de l'année des fuites !

.....

- Tout le monde s'implique désormais dans les arrêts de tranche, par la grâce du « calendrier de l'avent » !

- L'Etat Exemplaire des Installations intègre enfin la dimension esthétique de nos machines. Esthétique que ne démentissent pas les nombreuses « visites terrain ».

- Un aréopage vient applaudir le 287<sup>ème</sup> couplage à Belleville, troublant un instant notre grande sérénité en salle de commande.

.....

Et c'est dans ce contexte que notre DRH annonce aux représentants du personnel qu'il vient d'embaucher 150 personnes. Puis il ironise : « Il va maintenant falloir trouver ce qu'on va leur faire faire » !!!

Nous sommes dans la situation du Titanic sur lequel une élite éclairée voit le navire se diriger vers l'iceberg, comprend que la collision est inévitable, sait pertinemment qu'il n'y a pas assez de canots de sauvetage alors que le risque de naufrage est majeur et demande à l'orchestre de jouer des berceuses pour pouvoir s'échapper discrètement avec armes et bagages, alors même que le navire est en péril. Et pour dissimuler à la face du monde cet ignoble abandon, par le plus grand des cynismes, il devient impératif que le navire se perde corps et biens, que personne n'en réchappe, pour faire porter, une dernière fois, la responsabilité sur l'équipage.

Lorsque notre entreprise aura été complètement démantelée, que tous les secteurs de profit auront été privatisés, que notre production nucléaire vendue à perte et nos réseaux de distribution auront posé les fondations de la concurrence, l'heure sera venue de déposer le bilan et de faire supporter les coûts du démantèlement à l'ensemble de la collectivité. Qui portera la responsabilité de ce naufrage ? Nos dirigeants actuels ? Ceux qui ont conduit « phares et balises » pendant dix années ? Les syndicats qui s'inquiètent du cours de l'action EDF ?

Nous, « agents EDF statutaires avec nos mille privilèges » seront jugés responsables et avec nous tout ce qui relèvera encore d'un service public. L'élite éclairée mise déjà exclusivement dans cette concurrence et se prépare à encaisser les profits du démantèlement. Le scénario de notre naufrage a été choisi de longue date car il permet de maximiser les bénéfices tout en stigmatisant la notion de service public.

Nous comprenons pourquoi il faut impérativement nier l'existence même de la menace et entretenir devant nos yeux un véritable horizon artificiel. Le problème qui nous empêche de reprendre en main notre travail (et donc la destinée de notre entreprise) n'est pas « la montée des exigences », mais la multiplication des contraintes créée volontairement par notre propre organisation du travail. Comment nos directions qui s'arrangent, sous nos yeux et au quotidien, avec la sûreté, qui décident de poser la cuve de l'EPR sans attendre toutes les garanties de qualification de cet élément qui ne peut être remplacé, tout en sachant depuis une décennie que son constructeur ne respecte pas le cahier des charges et falsifie les dossiers, comment nos directions peuvent-elles encore nous chanter la sempiternelle rengaine des « pressions de l'autorité nucléaire » ? Nous constatons plutôt que l'ASN fait preuve d'une grande bienveillance à l'égard d'EDF en ne se concentrant que sur les dix milles pages de l'organisation du travail.

Alors que le déterminisme social (que produisaient les anciennes organisations disciplinaires) se fondait sur une pré-définition des possibles (et sur des rapports de forces visibles), celui qu'obtient notre organisation de contrôle est induit par une promesse de l'impossible, individuellement intériorisée (et donc dans un rapport de forces rendu invisible).

Nous sommes pourtant bien conscients qu'orchestre, passagers et équipages sont liés par le même destin et n'ont qu'un ennemi : ces élites éclairés qui ont décidé que toutes les richesses devaient se concentrer dans les mains de quelques-uns. Mais nous savons aussi qui réalise le travail et produit la richesse et donc que le rapport de force sera toujours objectivement, factuellement en notre faveur.